

La langue amère du pays en attente

JEAN LAROSE, *Essais de littérature appliquée*, Montréal, Boréal, 2015, 150 pages

Françoise Bouffière

Volume 10, Number 1, Fall 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/79416ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (print)

1929-5561 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bouffière, F. (2015). Review of [La langue amère du pays en attente / JEAN LAROSE, *Essais de littérature appliquée*, Montréal, Boréal, 2015, 150 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 10(1), 5–6.

LA LANGUE AMÈRE DU PAYS EN ATTENTE

Françoise Bouffière
Orthopédagogue

JEAN LAROSE

ESSAIS DE LITTÉRATURE
APPLIQUÉE

Montréal, Boréal, 2015, 150 pages

Jean Larose rassemble dans cet essai une vingtaine de textes écrits entre 1994 et 2014. L'essayiste s'y prononce en tant qu'écrivain et professeur de littérature sur notre rapport à la langue, ses liens avec la politique et la culture.

Parce que les mots sont ses outils, l'auteur se dit «très sensible à la désaffection de la langue comme à la dévaluation actuelle de l'écrit et de la parole réfléchie». Il se pose en ardent défenseur du français qui, dit-il, doit être considéré comme un bien patrimonial «si on veut saisir l'enjeu réel de tout conflit linguistique». Larose porte très haut la fonction de la langue: ce bien patrimonial au-delà du simple vecteur de communication est pour lui l'essence même de l'humanisme et de la liberté.

Le premier texte du recueil, écrit après la soirée des élections d'avril 2014, est une pièce d'anthologie. Il livre l'amertume, la déception et la fatigue de ceux qui ont travaillé très fort pour voir le Pays se réaliser de leur vivant. Ces vingt-deux pages sont aussi géniales que tristes. Elles offrent un grand moment de lecture. Jean Larose reproche au Parti québécois de n'avoir pas su maintenir le lien entre la langue de culture et l'humanisme moderne. «Où est passée la langue du désir? [...] La langue qui crée la foi? [...] Où est passée la passion?» Cette passion de la langue comme son désir de voir le Québec accéder à son indépendance, Larose sait nous les transmettre avec l'ardeur du guerrier et le génie du poète. Son style unique et son franc-parler dénoncent à eux seuls la langue de bois derrière laquelle les politiciens se cachent actuellement et qu'il récuse.

Dans un essai datant de 2001, «Le français, patrimoine de la nation» (p. 71 à 83), écrit lors des États généraux du Québec sur la situation de la langue française au Québec, Jean Larose expose son idée centrale: «une langue internationale permet de communiquer avec les hommes, les femmes et les machines de tous les pays, mais elle fonctionne comme un code. Une langue universelle donne accès à l'humanité des êtres».

L'auteur plaide donc à juste titre pour l'enseignement obligatoire du français au cégep, parce que, dit-il, «c'est au début de l'âge adulte qu'un Québécois né dans un autre pays peut apprendre à dire *mon histoire* en parlant du passé des Canadiens

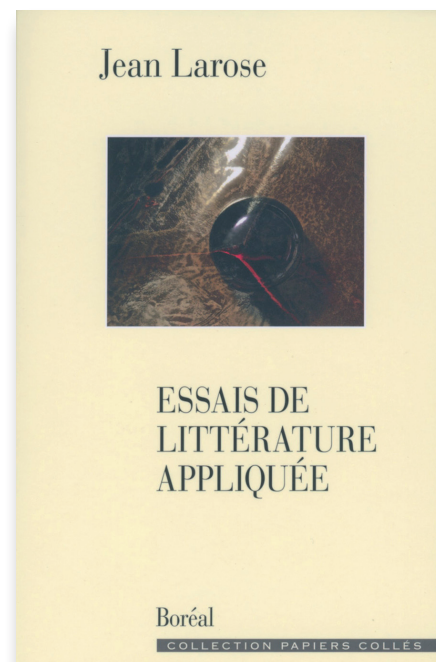
français et des Québécois.» La loi 101 dans son achèvement doit faire du français un projet civique, elle n'a pas pour seul but de contrer l'anglais. Elle appelle à la transmission de ses formes et à travers elles de notre héritage. L'auteur en profite pour écorcher au passage notre système d'éducation qui réduit l'enseignement du français à un outil de communication. Nous parlons mal et nous ne lisons plus, soutient l'auteur dans «La fin de la lecture», texte datant de 1997 (pages 51 à 55). La pensée est pour lui «un acte de résistance au temps présent», car lire et penser, dit-il, «exige de la distance, alors que la culture dominante a fait de la distance réfléchie, un péché.»

Faut-il rappeler toutefois que si l'enseignement que regrette Larose était transmis par une élite cléricale qui visait sa reproduction, l'école actuellement instruit comme elle le peut une masse hétérogène autant au plan linguistique qu'au plan social?

Les programmes scolaires participent selon l'auteur au déclin de la pensée en ne transmettant pas l'étude de la langue par l'enseignement du grec et du latin. Pire encore, si priés qu'ils soient d'adapter les examens aux étudiants, les enseignants cosignent, dit-il, la médiocrité. La nostalgie du passé peut sans doute agacer chez cet érudit spécialiste de Proust et de Rimbaud qui s'efforce de dénoncer le sabotage actuel du savoir et de la mémoire. Faut-il rappeler toutefois que si l'enseignement que regrette Larose était transmis par une élite cléricale qui visait sa reproduction, l'école instruit actuellement comme elle le peut une masse hétérogène autant au plan linguistique qu'au plan social? Il y a là toute une différence et une mission qui n'est pas gagnée d'avance! Il est évident cependant que l'essayiste a raison d'affirmer «l'importance de rétablir l'autorité pédagogique de la littérature» et de dénoncer «l'acculturation programmée à laquelle se livre l'État québécois».

Une immense colère contre la culture de la consommation, les méfaits de l'idéologie de marché et son rôle dévastateur sur la culture parcourt également le recueil. Jean Larose déplore qu'avec le temps, tout ait pris le bord au profit «d'une jouissance immédiate devenue obligatoire». Les nouvelles technologies n'y sont évidemment pas pour rien.

Certains textes restent décevants, notamment parce qu'ils n'ont pas été mis



à jour. C'est le cas pour «Le cinéma québécois de 1995» écrit à la même date (p. 23 à 27). Le cinéma québécois en tant qu'objet de culture aurait mérité une analyse plus exhaustive. Larose a choisi de s'arrêter à *Zigrail*, un *road movie*, et *Le confessionnal* de Lepage pour nous dire que le québécois n'est que «la débandade du français, un joual de représentation bien en dessous du parler populaire». Bien sûr, il y a dans ces films un thème cher à Larose: celui de la désaffiliation, de «ces fils descendants de personne» comme il le dit si bien. Mais encore? Le cinéma a évolué depuis 1995 et a fait mieux qu'*Eldorado* qu'il a adoré. Le joual du temps passé qu'il méprise a cédé la place tout autour de nous au franglais, langue bâtarde à souhait, dont Larose ne dit pas un mot et qui est à mon avis très décadente.

C'est en tant que professeur de littérature que Larose excelle. Texte écrit en 2009, «Miron l'agonique» (p. 89 à 92) rend hommage au poète qui «s'il ne s'est évidemment jamais rapaillé, s'est toujours fendu en quatre pour rester *réellement* québécois, ce qui exigeait selon lui de poétiser sans la trahir l'aliénation de son peuple écarté de l'histoire».

L'éloge de Larose à Marcotte, texte écrit en 1994, *Naissance d'un essayiste, Marcotte aux commencements* est une leçon de littérature sur *Une Littérature qui se fait*. Le texte de l'essayiste souligne toute la confiance de Marcotte en notre littérature en devenir, met en évidence ses réflexions et ses craintes sur «l'écart toujours grandissant entre l'oral et l'écrit, sur la dichotomie entre notre admirable poésie et notre difficulté à accoucher du roman.» Cet essai est une forme de reconnaissance de filiation avec Marcotte. Quand Larose pose la question suivante à propos de Marcotte: «A-t-on su entendre plus qu'une critique littéraire, un essayiste, un moraliste administrant à son peuple "au seuil de la grandeur" une leçon de lecture,

VOIR LITTÉRATURE

suite à la page 6

LITTÉRATURE

suite de la page 5

c'est-à-dire de philosophie politique?», ne devrions-nous pas nous la poser également au sujet des *Essais de littérature appliquée*? Que faire alors, me direz-vous, du «seuil de la grandeur» quand Larose nous montre dans l'ensemble de ces essais que nous n'avons su que buter sur le seuil de cette grandeur et qu'elle est désormais derrière nous?

Comme le dit Cornellier dans sa chronique «Larose et les nouveaux barbares» (*Le Devoir*, 18 avril 2015), «du Jean Larose, ça bouscule, ça décape, ça rentre dedans.» Ne serait-ce que pour cela, il faut le lire, mais jusqu'où faut-il aller dans la critique sans compromis? Je me suis posé la question devant certaines formules lapidaires dont l'auteur est spécialiste. Quand il nous décrit (à la Falardeau), dans «La honte rend meilleur» datant de 2010 (p. 115 à 118), le Québécois comme étant «désinhibé en matière de morale, de religion, de politique, de bonnes manières, de culture, de fran-

çais même, bouffi dans sa graisse de poutine [...] fier d'être lui sur une terre dont il a bientôt vendu tous les arbres», faut-il nécessairement dans sa colère ajouter que «le Canadien français épais et complexe, selon la formule de Trudeau, est devenu un épais sans complexe»? Précisons que cet épais sans complexe est pour Larose l'homme «devenu sourd à la poésie», celui qui accepte sans broncher que «le rêve de souveraineté basculant au futur antérieur n'ait été que pour aboutir à cette nation qui ne semble plus avoir ni passé, ni avenir, ni parole.»

Le remède à notre insignifiance est-il la honte et le retour à la littérature, comme le prône Jean Larose? C'en est un sans doute parmi d'autres. J'ose espérer qu'une nouvelle parole transcendera l'amertume ambiante et que d'autres acteurs se lèveront. Un peuple qui a survécu si longtemps dans des conditions difficiles est aussi un peuple capable de s'adapter. N'est-ce pas la définition même de l'intelligence dont la culture toujours vivante au Québec est le produit? ♦



JACQUES ROY

LES CÉGÉPIENS ET LA RÉUSSITE SCOLAIRE. UN POINT DE VUE SOCIOLOGIQUE

Québec, Les Presses de l'Université Laval, collection Regards sur la jeunesse du monde, 2015, 200 pages

Le cégep, Jacques Roy, le connaît bien. Sociologue de formation et professeur à l'Université du Québec à Rimouski, il en a fait l'objet de sa thèse de doctorat et a dirigé plusieurs études sur le sujet, qui ont elles-mêmes servi à de nombreux ouvrages. C'est donc à partir de ce matériel empirique relativement riche qu'il a bâti ce livre.

L'auteur se donne pour objectif d'expliquer et de comprendre l'influence des facteurs exogènes, c'est-à-dire les facteurs externes au milieu collégial, sur la réussite scolaire des cégépiens. En s'intéressant à la réussite sous l'angle du rapport entre l'étudiant et la société, il se place ainsi dans une perspective résolument sociologique. Il s'inscrit en effet à contre-courant de l'abondante littérature scientifique sur les facteurs endogènes, c'est-à-dire les facteurs internes au milieu collégial qui placent la responsabilité de la réussite sur les institutions.

Voici les quatre facteurs exogènes que l'auteur identifie : les valeurs, le genre, le réseau social et le travail rémunéré. À partir d'un dispositif méthodologique solide (4289 collégiens répartis dans 51 établissements collégiaux), il décline l'influence réciproque de chacun de ces facteurs sur la réussite appréhendée sous la forme du rendement scolaire et de la persévérance.

Le premier constat de l'auteur vient confirmer son hypothèse de départ. Les facteurs endogènes peuvent en effet jouer un rôle sur le parcours des cégépiens. Jacques Roy fait ici référence au fait d'éprouver des difficultés scolaires dans un programme d'études, à la qualité de la relation avec les professeurs, à la qualité de l'adaptation et à la pratique d'activités parascolaires. Mais son constat est également sans appel : ce sont surtout les facteurs exogènes qui ont le plus d'influence.

Au premier rang, on retrouve les valeurs acquises par les étudiants au sein de leurs différents cercles sociaux, qui influencent à la fois le rendement et la persévérance scolaire. Parmi ces valeurs, notons par exemple l'importance accordée à la réussite des études, à l'effort pour réussir, à l'acquisition d'une compétence professionnelle et au diplôme collégial. Plus indirectement, l'auteur relève le souci d'acquérir des connaissances et une culture générale, de bien faire les choses, de se dépasser sur le plan personnel, de coopérer avec les autres, de faire une place à la famille, d'avoir des projets à long terme. Il liste enfin quelques restrictions bénéfiques comme le fait d'accorder moins d'importance au temps présent, à l'apparence et à gagner de l'argent rapidement. L'ensemble de ces valeurs correspond à ce que Jacques Roy nous invite à appréhender comme la «culture de la réussite».

Cette culture, que l'on retrouve de manière plus prégnante chez les filles, nous conduit vers le deuxième facteur souligné par l'auteur : la socialisation différenciée selon le genre. En effet, le système de valeurs des filles et leur mode relationnel témoignent d'un engagement plus marqué envers leurs études, ce qui se traduit par une meilleure réussite

scolaire. Par ailleurs, les filles sont plus sensibles à l'aspect socioéconomique. Le travail rémunéré et l'appréciation de leur situation financière jouent davantage sur leur persévérance scolaire. De leur côté, les garçons sont plus concernés par la consommation de drogues et principalement d'alcool. Leur réseau d'amis influence également leur rendement scolaire.

Le troisième facteur, le réseau social, est lié à la persévérance scolaire. Il prend essentiellement la forme du soutien parental comme la qualité de la relation avec les parents, l'encouragement et l'importance que la famille accorde aux études. Toutefois, ce soutien est appréhendé de manière différente par les filles et les garçons, ces derniers étant plus autonomes à l'égard de leurs parents. La pression des pairs joue aussi un rôle dans la persévérance, en particulier chez les garçons : le fait d'avoir des amis qui veulent abandonner leurs études constitue chez eux un facteur à risque important.

Le travail rémunéré, dernier facteur détaillé par l'auteur, est appréhendé à travers la conciliation travail-études et la perception des cégépiens sur leur situation financière. S'il n'y a pas d'incidence en deçà de 20 heures hebdomadaires, un volume horaire plus élevé présente des facteurs de risques et peut nuire à la réussite scolaire. Tant et si bien que les étudiants perdent de l'intérêt pour les études, y accordent moins d'importance, considèrent moins que le cégep est un milieu stimulant et éprouvent des difficultés scolaires. Au-delà de ce seuil critique, ils jugent d'ailleurs que le travail nuit aux études.

On peut regretter que pour des raisons méthodologiques l'auteur ne tienne pas compte de l'origine sociale des étudiants ni de leur niveau socioéconomique, facteurs pourtant déterminants dans la réussite scolaire. En effet, ces dimensions ne sont abordées que par le prisme des perceptions des élèves sur leur situation financière. On peut aussi critiquer le modèle théorique qui néglige les interactions entre les différentes variables ; à ce titre l'auteur relève lui-même les liens entre la recherche d'autonomie vis-à-vis des parents et le travail rémunéré des étudiants.

En dépit de ces critiques, le livre de Jacques Roy nous permet d'appréhender la réussite scolaire dans une perspective plus globale. L'auteur amorce ainsi une réflexion sur les enjeux sociétaux qui touchent le réseau collégial dans le contexte actuel de mondialisation, de révolution technologique et de professionnalisation de la main-d'œuvre. Car ces grands enjeux font désormais partie du paysage des nouvelles générations de cégépiens et affectent leurs décisions personnelles, scolaires et professionnelles.

Marjorie Vidal

Doctorante en sciences de l'éducation, Université de Montréal